

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Le Triste Jardin : MIGUEL ZAMACOIS.
La Vie hors Paris : Avant-Première socialiste :
STÉPHANE.

Swinburne : ANDRÉ BEAUNIER.

Une Exposition d'art : V.

Nouveaux troubles à Méru : G. DAVENAY.

Le cas de M. Castro.

Lettre de Milan : « Elektra », de M. Richard

Strauss, à la Scala : RENZO SACCHETTI.

La « Pédra » de M. Gabriele d'Annunzio,

au Lyric : G. M. FLAMINGO.

La Charte des fonctionnaires : Opinion de l'un

d'eux : GEORGES BOURDIN.

Le Concours hippique : CH. D.

Notes d'un Parisien : D.

La semaine sportive de Monte-Carlo : FRANTZ-

REICHEL.

Le Monde religieux : Evénements français à Rome :

JULIEN DE NARFON.

A l'Institut : CH. D.

L'ambassade de France à Londres : VIVONNE.

L'Indo-Chine et le Parlement : ALBERT DE POU-

VILLEUR.

Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.

Les Concerts : ROBERT BRUSSEL.

Trente Ans de théâtre : ADRIEN BERNHEIM.

Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	85 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
de France et d'Algérie.

probablement à la pauvreté de notre collection de balais et de plumeaux, et aussi à la pénurie obligatoire, hélas ! des gardiens.

Mais au fait peut-être pourrions-nous de temps en temps laisser sortir les serpents ? Certains d'entre eux, insectivores, se chargeraient de faire leur ménage eux-mêmes, et ceci tuerait cela ?

Et puis voici des cages. Au premier abord on croit qu'elles sont vides, mais en cherchant bien on découvre des volatiles hypocondriaques réfugiés dans les coins. Trois grands-ducs, immobiles, songent visiblement au suicide ; ils regretlent sans doute les fameuses « tournées » d'anlan. Par exemple, deux chouettes sont en harmonie avec la désolation ambiante : entourées de ruines, elles se sentent encore un peu chez elles et somnolent.

A côté, une grande cage abrite précieusement cette rareté : une pie. Il y a des pies chez tous les savetiers des quartiers excentriques. La cage voisine a pour locataire cette merveille : un corbeau. Il y a des corbeaux chez tous les charbonniers de la banlieue... Que de richesses en cette pauvreté ! dit Faust...

Continuons. Dans d'autres jardinet, qui durent servir d'enclos jadis au cheval d'Altilia puisque l'herbe refuse obstinément d'y pousser, vont et viennent quelques antilopes, cette menue monnaie courante — c'est le cas de le dire — des plus humbles jardins zoologiques provinciaux. Dans leurs yeux, qui sont de gaze, on lit naturellement la nostalgie des grands bois et des herbages vigoureux... Et jamais nostalgie ne parait plus légitime, car ce ne sont ici que mamelons sablonneux, végétaux rabougrés, petites cuvettes à demi desséchées. Comment toutes ces bêtes ne trouveraient-elles pas que ça n'est pas la peine de les déranger pour si peu ?

Des singes errent sans joie à travers une grande cage sortie dans un monument roulant, étayé tant bien que mal de deux colonnes.

Quant aux fauves, c'est un spectacle lamentable que la déchéance à laquelle la plus pieuse des installations condamne leur majesté et leur magnificence ! Des lions languissent dans des niches à chien, des panthères s'étioilent dans des cages à poulets... Et tout cela si sombre, si sale, si moisi ! Quelle ménagerie roulotte en déconfiture n'aurait honte de ce matériel-là ?

S'il est vrai que l'on doit être fier d'être Français quand on regarde la Colonne, on est joliment honteux d'être Parisien quand on parcourt le Jardin des plantes ! Et malgré soi l'on songe aux établissements similaires visités à l'étranger, à cette merveille qu'est, par exemple, le Jardin zoologique d'Anvers, si riant, si net, si reluisant ; sorte de paradis terrestre des animaux, où dans d'énormes rotondes montagneuses les fauves magnifiques circulent dans la splendeur de leurs attitudes, des bonds, des galopades ou des étranges nonchalance ; où les singes, dans un palais irréprochablement propre, astiqué comme un cuivre hollandais, s'agitent, joyeux et bien portants ; où les volières toutes neuves regorgent d'oiseaux rares qui chantent à tue-tête ! Quelle différence avec notre sinistre léproserie animale du coin du quai, avec notre lugubre hospice pour pauvres animaux incurables, avec notre domaine professionnel de vétérinaire accablé d'ouvrage !

Et encore il existe une Société des amis du Muséum comme il existe une Société des amis du Louvre, une Société des amis des paysages, des sites, des monuments historiques. Car chez nous l'Etat est le contraire d'un pauvre honnête : abdicant toute fierté et tout amour-propre, il quête volontiers pour l'entretien du culte scientifique ou artistique, et se montre reconnaissant de la moindre offrande.

Examinez les pancartes accrochées après les grillages : tous les animaux sont des cadeaux de donateurs généreux, gouverneurs coloniaux, explorateurs, officiers, missionnaires. L'appoint de l'administration est plutôt maigre et il est assez inquiétant de penser que si l'Etat avait été chargé jadis de peupler avec ses seules ressources l'Arche de Noé, la faune ne serait plus représentée aujourd'hui que par des moineaux, des rats, des moustiques, des araignées et des bacilles morbifiques.

Ta douleur, ô Perrier, sera donc éternelle ?

J'en ai peur. J'en ai peur, car je ne vois pas quel Hercule de l'instruction publique et des beaux-arts pourra entreprendre de nettoyer les écuries où s'immobilisent les zébrés et les éléphants. Pour cette besogne sanitaire ce n'est pas un fleuve Alpheé qui lui faudrait, mais un Pactole, et le Pactole depuis longtemps n'est plus qu'un fleuve de légende !

Alors ? Alors je ne vois qu'une façon de sortir de cette impasse : licencier enfin toutes ces malheureuses bêtes languissantes, les reconduire à la frontière de la jungle ou du désert en leur demandant pardon de la honteuse et malsaine hospitalité qu'on leur a donnée ; niveler ce vieux terrain desséché et bossu, aux méandres désuets, y tracer des allées aux courbes harmonieuses, y planter des gazons qui ne soient pas rapés à tous les coudes et à toutes les entournures, et d'un affreux jardin zoologique faire, si possible, un square où l'allaitement des enfants se fera à l'abri des microbes et où les vieux pensionnés et les vieux rentiers viendront chauffer leurs douleurs.

Contentons-nous des belles galeries du Muséum qui elles au moins sont dignes de Paris et de ses savants, et ne forçons pas de pauvres bêtes à agoniser lamentablement autour de ces belles bassines par les fenêtres desquelles elles aperçoivent les squelettes accumulés de

leurs pareils, sans avoir même la consolation de se dire : « Ingrate patrie d'adoption, tu n'auras pas mes os ! »

Miguel Zamacois.

LA VIE HORS PARIS

Avant-première socialiste

Le congrès socialiste s'ouvre à Saint-Etienne aujourd'hui. Il va rassembler à ceux qui l'ont précédé, et pour écrire à son sujet une avant-première, sans solliciter de ses leaders la faveur d'aucune indiscretion, il suffit d'avoir assisté à quelques-unes de ces solennités collectivistes.

Il ne faut s'attendre, dans ces congrès, à aucune commodité ni bien-être, et mieux vaut s'abstenir d'y paraître si l'on n'est aguerri contre l'acre senteur d'une foule entassée et l'assourdissant vacarme de deux ou trois cents gaillards, aux pommus solides, et qui vocifèrent tous ensemble.

Stéphane.

Echos

La Température

Hier matin, à Paris, le ciel était légèrement brumeux ; néanmoins la journée a été très belle et les Parisiens, amateurs de villégiature, peuvent, avec toute assurance, croyons-nous, s'en aller passer aux champs leurs vacances de Pâques, le temps étant signalé beau partout en France.

Le thermomètre, en hausse, marquait hier à Paris, 7° au-dessus de zéro vers sept heures du matin et 23° à trois heures de l'après-midi. La pression barométrique accusait 765 mm. L'anticyclone, qui couvrait depuis plusieurs jours le nord-ouest du continent, devient de moins en moins étendu. Les pluies du nord de l'Europe ont gagné l'Autriche et l'Allemagne.

La température a baissé dans le Nord du continent.
Départements. Le matin, au-dessus de zéro : à 3° à Charleville, 5° à Nancy, 6° à Dunkerque, 7° à Boulogne, 7° à Cherbourg, à Toulouse et à Belfort, 8° à Nantes et à Marseille, 9° à Brest, à Rochefort, à Bordeaux et au Mans, 10° à Perpignan, à Ouessant et à Lyon, 11° à Lorient, à Biarritz et à Cette, 12° à Besançon, 13° à Orléans, 14° à Alger, 15° à Cap Béarn.

En France, un temps nuageux et chaud est encore probable.

(La température du 10 avril 1908 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 19° l'après-midi ; baromètre : 761 mm ; grande pluie.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 20° ; à midi, 23°. Temps superbe.

Nice : Température : à midi, 19° ; à trois heures, 19°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, 59° ; minima, 50°. Vent nord-ouest.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du Figaro :

Prix du Bois : Pomerol ; Goutte d'Or.

Prix Le-Goury : Hérisson II ; Bethsaida.

Prix du Président de la République : Stocks ; Sosthène.

Prix de Turénne : Joyeux ; Arquépue.

Prix d'Apprenti : Sainette ; Storm II.

Prix du Pont-d'Arna : Auréole ; Orgorus.

A Travers Paris

Syndicalistes.
Ils continuent à se moquer du gouvernement, et le gouvernement continue à les laisser faire.

Après-demain doit s'ouvrir à Paris le quatrième congrès de la Fédération des syndicats d'insultateurs et d'insultés. Les Amicales « à tendances syndicalistes » sont invitées à s'y faire représenter ; et en attendant, la Fédération de ces Amicales vient de tenir une réunion où les insultateurs se sont accordés à considérer le droit de grève « comme une étape provisoirement nécessaire de l'évolution économique et sociale des travailleurs ».

Pourquoi ces hommes se gêneraient-ils ? Hier, à l'issue de leur réunion, ils exprimaient le vœu que fussent abandonnées les poursuites naguère engagées par le gouvernement contre certains instituteurs syndiqués d'Angers. Et, comme par hasard, une dépêche d'Angers annonçait, quelques heures après, que « les instituteurs syndiqués Bouet, Cordier et Simon, cités devant le conseil départemental de l'instruction publique, avaient reçu, du rapporteur, avis que la convocation était annulée ». Déjà le syndicat avait intimé l'ordre à ces instituteurs de ne point répondre à la convocation de l'inspecteur d'académie. Et le ministre avait, de ce côté, capitulé. Il capitule maintenant de l'autre.

Ce n'est pas tout. La C. G. T. recommande à agiter, comme on le verra plus loin, la région de Méru, à sacquer les usines, à terroriser les patrons. De plus, encouragée par son succès de l'Hippodrome, elle convoque pour aujourd'hui, au siège de la Confédération, un congrès dont le rôle est d'arrêter « en un texte précis » le programme de la « Fédération révolutionnaire » constituée par elle depuis le 4 avril, et destinée (dit un d'indigne) à intensifier toute action sociale et syndicaliste dirigée vers la grève générale, l'expropriation, l'insurrectionnelle et révolutionnaire ».

On ne saurait jeter un défi plus net et plus insolent à une société. Que fait la société ? Elle attend, avec un peu d'inquiétude, que son gouvernement la défende. Et que fait le gouvernement ?

Encore un succès féministe à l'Ecole des beaux-arts, et un succès qui fera grand bruit dans le monde de la palette. Le prix Chenavard est, on le sait, une des plus importantes récompenses de

l'Ecole. Ceux qui l'obtiennent, dans les ateliers de peinture, sont classés de un à cinq.

Or, les deux premiers lauréats de la fondation Chenavard, désignés hier par le jury, sont M. Rogue et Mlle Minier. Ces deux artistes appartiennent à l'atelier de M. Ferdinand Humbert.

Il ne se passe guère de mois qu'on ne découvre quelque centenaire, de l'un ou de l'autre sexe, et « qui a vu Napoléon ».

Cette semaine les journaux, étrangers ou français, ne signalent pas moins de trois centenaires, d'un seul coup : une Anglaise, Mrs Hamilton ; une Suissesse, Mme Guerlier, âgées l'une et l'autre de cent cinq ans, et enfin un Auvergnat, le père Jean Meynial, qui détient le record de cent onze ans.

Avoir cent onze ans, c'est déjà quelque chose. Mais le père Jean Meynial se distingue encore des autres centenaires par ce trait vraiment extraordinaire : il n'a pas vu l'Empereur !

Ce vieillard a des petits-enfants, d'un âge d'ailleurs respectable, à Paris, et l'un d'eux nous a avoué cette singularité de l'existence de son aïeul, qui aurait pu raconter tant de choses, qu'aucun autre témoin n'aurait été capable de contester.

Et cette modestie est un argument de sincérité qui nous inclinerait à croire que l'Auvergne possède, en effet, le doyen des centenaires, et que le père Meynial n'a pas la coquetterie d'exagérer son âge.

Les reliques de Paris.

Il y a deux jours, dans la si tranquille petite rue Vesale, derrière la boulangerie centrale de l'Assistance publique, sur les limites du cinquième arrondissement, des terrassiers, travaillant aux fondations d'une usine, ont mis à nu plusieurs sarcophages en pierre. L'un d'eux, long de plus de deux mètres, admirablement conservé, a malheureusement été brisé par le pieu non prévu des ouvriers.

Deux autres surgissent du sol et sont déformés par de multiples précautions. Aucune inscription ne permet de leur donner leur origine exacte, qui remonte cependant à l'époque gallo-romaine.

Cette découverte permet d'apporter des éléments nouveaux à la fixation restée encore bien incertaine de la première enceinte de Lutèce, qui se trouve de ce fait reportée au delà des limites qui lui avaient été fixées jusqu'ici.

LE PRIX DE LEUR ÉLOQUENCE

Il y a des petits journaux dont le titre fait injustement peur, et qu'on devrait lire, parce qu'ils sont, en dépit de leur aridité apparente, pleins d'enseignements délicieux.

De ce nombre est le Répertoire du Journal officiel de la République française.

Il ne nous renseigne pas seulement, de la façon la plus minutieuse, sur tout ce qui s'est fait et dit à la Chambre et au Sénat, mais sur les conditions matérielles du travail parlementaire. Et, par exemple, nous savons, par le dernier fascicule paru, que la Chambre, en février, a siégé 68 heures 35 minutes, et que cela représente une moyenne de 2 heures 27 minutes de travail par jour. Le Sénat a fourni 17 heures 55 minutes de séances ; moyenne de travail quotidien : 38 minutes.

L'implacable et spirituel Répertoire nous renseigne sur les votes de chacun, sur le nombre de lignes que remplissent, à l'Officiel, les discours des orateurs, voire leurs interruptions. Et, ce compte fait, le Répertoire établit, pour chaque groupe du Parlement, le prix de revient des discours prononcés.

Est-ce qu'ils badinent, les gens du Répertoire ! Mais non. Et c'est le plus sérieusement du monde qu'ils font le calcul suivant :

La Gauche républicaine du Sénat, par exemple, a été, dans le mois, représentée à la tribune par 5 orateurs qui ont fourni 573 lignes à l'Officiel ; à raison de 15 lignes par minute, c'est 38 minutes de discours. A raison de 1,25 francs d'indemnité mensuelle par orateur, cela met la minute d'éloquence à 150 francs !

Tous les groupes ne coûtent pas aussi cher, que cela. Les orateurs les plus « avantageux » sont les radicaux. Ce sont eux qui parlent le plus, et qui, par conséquent, gagnent le mieux leur argent. La minute d'éloquence des radicaux nous est revenue en janvier (dernière statistique faite) à 32 francs seulement.

C'est encore un prix !

Hors Paris

On télégraphie de Saint-Sébastien :

« Le président et les membres du Conseil municipal de Paris sont arrivés ici, ainsi que les reines de la mi-carême. On leur a fait une réception enthousiaste. Ils iront ce soir à l'hôtel de ville, où on leur offrira un lunch. »

Il faut être conseiller municipal pour penser ainsi toute l'année à la mi-carême. Nous qui nous abandonnons à la joie de Pâques, nous avons été très satisfaits par cette dépêche d'un laconisme si plaisant.

Bien mieux que le retour des hirondelles, ce départ des conseillers municipaux confirme le succès du printemps, annonce l'arrivée prochaine de l'été rempli de grandes vacances. On se souvient de tous les voyages que nos élus eurent le courage d'accomplir l'an dernier : Londres, Bruxelles, Vienne, Rome, Stockholm, Copenhague. Ils séjourneront infatigablement dans ces capitales, étudiant la voirie, la police, et les pompiers.

Le déplacement actuel à Saint-Sébastien en compagnie des reines de la mi-carême n'est qu'un essai d'entraînement avant les voyages plus lointains de l'été, où nos conseillers emmèneront avec eux non plus les jeunes beautés des Halles, mais de graves ingénieurs et de très distingués chefs de service à l'hôtel de Ville.

Les immortels italiens.

Les littérateurs italiens ne veulent pas devenir immortels à la manière de nos académiciens. Une revue a organisé un

referendum pour apprendre d'eux s'ils étaient favorables à la création d'une académie italienne.

La majorité s'est prononcée contre. Le critique Arturo Graf estime « que se serait affliger la littérature italienne d'une calamité de plus ». Roberto Bracco, le brillant auteur dramatique, se prononce contre toutes les hiérarchies et les distinctions honorifiques. Il appelle cela « des injustices consacrées » !

Un seul écrivain, M. Domenico Gnoli, a voté pour. Il estime qu'une réunion de lettrés et d'artistes divers constituerait pour la vie intellectuelle italienne un centre utile. Il est même d'avis d'y admettre les femmes de valeur.

Mais le fin mot de cette enquête a été dit par M. Guido Marroni. Il constate que l'Italie a vingt-cinq « mœurs différentes et locales. Il voudrait les abolir toutes avant d'en créer une nouvelle. C'est peut-être sensé, mais c'est le moyen de n'aboutir jamais.

La Côte d'Azur est dans toute sa splendeur et les touristes les plus avisés sont peut-être ceux qui ont attendu avril pour lui rendre visite. Le printemps, il est vrai, si joli à Paris, sourit sur nos boulevards ; mais combien plus éclatant, plus vibrant, plus lumineux et surtout plus constant, il est dans le Midi !

Ce sont, naturellement, les hôtels qui possèdent les plus beaux jardins qui sont, en cette saison, les plus recherchés sur le littoral ; aussi le « Riviera Palace » de Nice, situé au milieu d'un parc incomparable, est-il particulièrement aimé en ce moment.

De Monte-Carlo :

« On a beaucoup remarqué à Monte-Carlo, au meeting des canots, le nouveau succès des moteurs Mercedes : sur les deux canots que leurs propriétaires en avaient pourvus, le *Lesclotte*, à M. Wismard, s'est classé premier dans le prix de Monaco (races), et l'*Azur-Mercedes*, à M. Harel, est arrivé second dans le prix de la Côte d'Azur (cruisers). Encore le vainqueur de cette dernière épreuve était-il un « glisseur » et beaucoup attribuent, non sans apparence de raison, la différence de vitesse à cette différence de système où le moteur n'est pour rien. Il est extrêmement intéressant de voir les Mercedes confirmer en toute occasion leur victoire du Grand Prix de 1907, car cette continuité dans le succès peut être considérée comme le signe d'une très grande supériorité. »

Nouvelles à la Main

— M. Simyan est Bourguignon.
— C'est donc pour cela que le loyer du bureau de poste de la Maison dorée est salé !

— Que pensez-vous des travaux de la commission d'enquête sur la marine ?
— Bateaux, bateaux !

Pâques :
— Les radicaux et les socialistes échangeront-ils des œufs ?
— Des œufs brouillés.

— Et les enquêteurs de la marine ?
— Des œufs à la coque.

— Et MM. Simyan et Clemenceau ?
— Des œufs aux pointes !

Le Masque de Fer.

Swinburne

L'Angleterre a perdu hier le plus illustre de ses poètes contemporains, Algernon Charles Swinburne, ancien révolutionnaire de lettres, qui fut longtemps et durement batailleur, qui triompha non sans peine et qui enfin vieillissait dans une gloire incontestée. Les novateurs qui se sont imposés achevèrent leur existence tumultueuse dans un pathétique et serin patriarcal.

Swinburne avait étudié à Oxford et il avait acquis, dans la célèbre et savante université, une remarquable culture classique. On le devine humaniste d'abord. Et son aventure anglaise à quelque analogie avec celles de nos humanistes français de la Renaissance, qui, enchanter de littérature païenne, aboutirent à une sorte de panthéisme ardent.

Cela est ancien, chez nous ; et, en Angleterre, assez neuf ou, du moins, récemment renouvelé. Car le cas de Swinburne n'est point isolé : un Shelley, par exemple, a subi les mêmes péripéties spirituelles. Comme les Latins et les Grecs, qu'on retrouvait, qu'on « inventait », suscitant le grand mouvement naturaliste de notre seizième siècle, un Shelley et un Swinburne apparaissent, en notre temps, ainsi que des intelligences en qui travailla, ressuscité, le levain de la pensée antique. Pour entrer dans cette idée, il nous faut faire abstraction du patient, profond et subtil traitement qu'imposa notre dix-septième siècle aux poètes et aux philosophes d'Athènes et de Rome afin de les adapter à notre génie français et à notre civilisation chrétienne. Ils devinrent classiques à la française ; et, ce qu'ils avaient de subversif, ils le perdirent. Mais, en eux-mêmes, pris absolument, ils étaient un germe inquiétant : on le vit bien, dans la France du seizième siècle ; et on le vit encore, en Angleterre, quand Swinburne publia ses *Poèmes et Ballades*.

Les poèmes et les ballades de Swinburne, qui parurent en 1866, reprenaient avec liberté les fables de la littérature antique. Ils les interprétaient comme de prodigieux symboles de la nature, de la matière féconde, de la sensualité pro-

mière et durable; ils commentaient avec une superbe abondance, l'invocation à Vénus qui est, dans le poème de Lucrèce, comme l'allégorie primordiale du monde; ils aboutissaient à un pessimisme lyrique où les puissances de la vie étaient glorieusement débauchées.

La publication des *Poèmes et Ballades* fut un scandale auquel collabora tout ce que l'Angleterre avait alors de critiques. Ils accusèrent Algernon-Charles Swinburne de fonder une abominable école et qu'il dénommait, eux, « l'école de la chair ». Ils protestèrent au nom de l'idéalisme, au nom du spiritualisme, et l'intention les excusa : mais ils n'avaient pas vu que le panthéisme est une belle et vaste idéologie toute pleine du mystère indispensable et que la matière ou l'esprit, substances premières, conçues comme l'âme universelle, se confondent magnifiquement.

Les *Poèmes et Ballades*, avec la prodigieuse polémique qu'ils suscitèrent, firent la réputation de Swinburne, le quel put désormais avancer plus posément au long de son chemin de gloire.

En 1870, il composa une *Ode sur la proclamation de la République française*. Et, si alors il manifesta des opinions politiques avancées, cette fois encore il ne fut pas tout à fait un novateur : Shelly aussi avait été républicain; la récente révolution française ne cessa pas de le hanter.

Mais, peu à peu, Swinburne étonna de moins en moins. Son génie, qui avait conquis l'indépendance et la sécurité, se fit moins combattu. Fort de ses hautes idées, il régna.

Le panthéisme de naguère — en vérité, certes, et puis surmonté dans l'opinion publique — se transforma en un superbe sentiment de la nature. Il apparut que jamais on n'avait chanté la mer si splendidement, avec une telle délicatesse juste et poignante, avec de tels motifs imprégnés du grand air, de large humidité, de sel, et sur de tels rythmes pareils au mouvement des vagues, au flux des eaux et au remous des océans.

En 1886, Swinburne publia une *Vie de Victor Hugo*. Il admirait le poète du *Satyre*, et, à bien des égards, il pouvait se réclamer de lui. Il est, à sa manière, un romantique, — mais un romantique anglais, qui a subi l'influence directe, en outre, de Shakespeare et de Shelley et qui a pour contemporains, pour amis, pour frères d'art les préraphaélites.

Ceux-ci retournaient à la nature par l'intermédiaire des peintres du quattrocento, comme lui par l'intermédiaire de ses lectures d'humanisme. Et ils furent, les uns et l'autre, des artistes en qui le passé suscita de la nouveauté vive.

De même qu'il avait, par les idées maitressées de sa poésie, surpris et choqué l'Angleterre de 1866, Swinburne déclara ses lecteurs par la forme de ses poèmes. Il ne craignait pas d'être obscur; et peut-être parfois rechercha-t-il d'être au moins difficile. A présent que sont enregistrées les audaces, on le représente comme un grand inventeur de rythmes; il était curieux de belles et nouvelles combinaisons métriques; et il voulait que sa poésie eût un caractère musical.

C'est ainsi qu'après avoir été en grande faveur auprès de nos parnassiens — il collabora au « tombeau de Théophile Gautier », — on le vit adopter par nos symbolistes. Ils le tenaient en haute estime. Les jeunes revues, il y a quelques années, le traduisaient volontiers. Il est un symboliste, en effet; et il mérita, par ses qualités, voire par ses défauts, l'hommage des novateurs de chez nous.

Algernon-Charles Swinburne mourut à soixante-deux ans. Il vivait, d'ailleurs, assez retiré, dans une gloire chèrement obtenue, dans la tranquillité qui succède aux énergiques et vieilles polémiques.

André Beaunier.

Le Monde & la Ville

SALONS — L'intime chez Mme Gabriele d'Annunzio en l'honneur de S. A. R. le prince Henri de Bavière. Parmi les invités :

Baron et baronne P. de Bourgoing, baron de Hirschberg, comte Alfred de Vienneberg, Mlle Berthe Bastly, Mlle Géraud, Mme Story, M. André Groussot, M. et Mme Garcia-Mansilla, M. Bernard Boutet de Monvel, marquis et marquise Trollet.

— La vicomtesse de Marsay donnera le mercredi 28 avril un bal blanc pour les jeunes amies de ses filles et de sa nièce Mlle d'Etchevoey.

— Mme de Montgenon donnera une soirée dansante le mardi 11 mai.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Le prince Henri de Bavière a quitté hier Paris pour retourner à Munich.

S. A. R., lieutenant bavarois au 1^{er} régiment de grosse cavalerie, détaché à l'établissement d'équitation, est le fils du prince Arnould de Bavière, décédé, et de la princesse Thérèse de Liechtenstein.

S. Exc. l'ambassadeur du Japon est maintenant presque guéri de sa grippe, mais la baronne Kurino est grippée depuis trois jours, et elle ne pourra répondre d'ici quelques jours aux invitations qui lui sont adressées.

— M. Raoul Regis de Oliveira, premier secrétaire de légation, et sa charmante femme, née de Araujo-Orinda, viennent de s'embarquer pour Rio de Janeiro et de la continuer pour leur nouveau poste au Chili.

Tous deux laissent beaucoup de regrets parmi leurs nombreux amis et dans la société parisienne et romaine où ils étaient si appréciés.

— Mme André Amidieu du Clos a mis heureusement au monde un fils qui a reçu le prénom de Jean.

— Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel du Palais :

Marquis A. de Montigny, comte et comtesse Louis d'Espèy, marquis et marquise de Mairan, princes Alexandre et Anatole Daniloff, M. et Mme H. de Windt, M. et Mme van Poppele, commandeur H. Inico de Souza, comtesse P. Fumagalli, M. Ballo Rando, comte Oreste di Montefano, Mlle Irene di Manfredi-Corato, etc.

— Le prince et la princesse de Bâlow, qui sont actuellement à Venise avec leur belle-mère et mère donna Laura Minghetti, ont invité à déjeuner la comtesse Morosini, qui portait une délicieuse toilette gris-vert, et le commandant du yacht impérial *Hohenzoellern*.

CERCELES

— Regus, hier, comme membres permanents du cercle du Bois-de-Boulogne :

M. André B. Graves, présenté par MM. C. Robinson et W.-L. Graves; — M. René Liévin, présenté par MM. Paul Bignon et Louis Mollot; — M. Maurice Blanchet, présenté par M. Julien Potin et André Rabot.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage : — Du comte Lionel de Montesquiou-Fézensac,

fils du comte et de la comtesse Bernard de Montesquiou-Fézensac, née de Beaune, avec Mme Miriam-Paine Fiske; — Du marquis de Quinsonas, fils de la marquise de Quinsonas, née Odinet de Reggio, avec Mlle Germaine de Fautou, fille du marquis et de la marquise de Valseur, née de Morac; — Du comte Philippe de Saint-Marie d'Agneau, lieutenant au 2^e dragons, avec Mlle Geneviève de Labriffe, fille du marquis de Labriffe, conseiller général de Seine-et-Oise, et de la marquise née d'Estampes.

— Le baron F. Hulot de Collart, fils du baron Hulot de Collart, est fiancé à Mlle Françoise du Crest, fille du colonel et de la comtesse du Crest, née de Villeneuve.

— Le mercredi 21 avril on célébrait, en l'église Notre-Dame de Lorette, le mariage de Mlle Moreau, fille du peintre regretté, avec Mlle de Valseur, née de Morac; — Du comte Philippe de Saint-Marie d'Agneau, lieutenant au 2^e dragons, avec Mlle Geneviève de Labriffe, fille du marquis de Labriffe, conseiller général de Seine-et-Oise, et de la marquise née d'Estampes.

— M. Harold de Suze, fils de M. et Mme Henri de Suze, née Fidèle Le Demours d'Ivory, est fiancé à Mlle Jeanne-Emilie Bouvier d'Acher, fille du commandant en retraite et de Mme Bouvier d'Acher, née d'Ivory.

— En l'église de Trivagou, a été béni le mariage du vicomte Joseph de Bony de Laverge, avec Mlle Alette de La Malherie. Témoins du marié : M. Jacques de Maimbray et le marquis de Bony de Laverge, lieutenant au 8^e chasseurs; de la mariée : M. Albert de La Malherie et le marquis de Nicul, ses oncles. Le Saint-Père avait envoyé aux mariés sa bénédiction apostolique.

AU PAYS DU SOLEIL

— Le roi d'Angleterre a déjeuné hier sur la terrasse du Palais de Biarritz et avait retenu à sa table :

MM. Carlyon Bellairs, membre du Parlement anglais, Budd, vice-consul d'Angleterre à Saint-Sébastien, le capitaine Valone, Bellairs, vice-consul d'Angleterre à Biarritz, Hon. Seymour Fortescue, capitaine de vaisseau, le colonel Ponsonby et le docteur sir James Reed.

Sa Majesté est ravi du temps féeriquement beau qui fait un si grand bien à sa santé.

DEUIL

— M. Paschal Grousset, député de la Seine, a contracté hier à la douloureuse maladie dont il était atteint. Il était âgé de soixante-quatre ans.

Paschal Grousset eut une carrière des plus mouvementées, dont la première partie fut uniquement consacrée aux rudes batailles de la politique; la seconde au journalisme « apaisé », si l'on peut dire, et aux lettres.

Il est un peu tard, il est à vingt ans de la journalisme d'opposition, et ses débuts dans la polémique furent retentissants. Et vite il paya les violences de sa plume de quelques condamnations.

A peine sorti de prison (la guerre était déclarée), Paschal Grousset redevenait journaliste, puis s'engageait, pour faire campagne, dans un bataillon de chasseurs à pied. Retenu dans Paris, il prend part au mouvement du 18 Mars. Il est élu membre de la Commune et « délégué aux relations extérieures ». Ministère de courte durée... Grousset avait vingt-six ans. Svelte et joli garçon, il se déguise en femme pour échapper à l'armée de Versailles qui venait d'entrer dans Paris. Il est un peu tard, il est à vingt ans de la journalisme d'opposition, et ses débuts dans la polémique furent retentissants. Et vite il paya les violences de sa plume de quelques condamnations.

A peine sorti de prison (la guerre était déclarée), Paschal Grousset redevenait journaliste, puis s'engageait, pour faire campagne, dans un bataillon de chasseurs à pied. Retenu dans Paris, il prend part au mouvement du 18 Mars. Il est élu membre de la Commune et « délégué aux relations extérieures ». Ministère de courte durée... Grousset avait vingt-six ans. Svelte et joli garçon, il se déguise en femme pour échapper à l'armée de Versailles qui venait d'entrer dans Paris. Il est un peu tard, il est à vingt ans de la journalisme d'opposition, et ses débuts dans la polémique furent retentissants. Et vite il paya les violences de sa plume de quelques condamnations.

Une nouvelle carrière allait commencer pour Paschal Grousset. Il s'était évadé en 1871 de la Nouvelle-Calédonie (en compagnie de M. Henri Rochefort) et fixé en Angleterre. Il y resta sept ans, jusqu'à l'annexion de 1881, et consacra ces sept années à la littérature. Sous les signatures d'André Laurie et de Philippe Darcl, Paschal Grousset a composé de nombreux ouvrages très instructifs et agréablement écrits sur la vie anglaise et sur la vie scolaire en divers pays, sur les sports. Il est l'auteur de quelques romans honnêtes et de récits de voyage, à la manière de Jules Verne qu'il admirait fort. Il a été certainement très utile aux lecteurs des hommes qui, depuis vingt ans, développent dans nos écoles le goût des sports. Il était entré à la Chambre en 1892, après vingt et une années d'abstention politique. Il était député de Paris et votait comme socialiste. Mais il n'a jamais joué au Parlement qu'un rôle assez effacé.

— Nous apprenons la mort : — De M. Charles Baudry, ancien ingénieur du génie militaire, ancien ingénieur en chef du matériel et de traction de la Compagnie des chemins de P. L. M., ancien président de la Société des ingénieurs civils, décédé à Paris, 21, boulevard Saint-Germain. Les obsèques seront célébrées le mardi 13 avril, à dix heures du matin, en l'église Saint-Nicolas du Chardonnet; — De Mme veuve Debière, née Colin, décédée à Paris, 40, avenue Daumesnil, à l'âge de soixante-dix-sept ans; — De M. François Escard, bibliothécaire de S. A. Mgr le prince Roland Bonaparte, officier de l'ordre du Sauveur de Grèce. Les obsèques seront célébrées le mardi 13 avril à dix heures du matin, en l'église de la Madeleine; — De M. Dureux, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Bordeaux, à l'âge de cinquante-deux ans. On se souvient de la querelle qu'il eut avec M. Tissier, chef de cabinet de M. Pelletan, au sujet d'une somme de 35 francs. Révoqué par le ministre de la marine, il fut réintégré dans son grade par le Conseil d'Etat; — Du comte Henry de Thy de Mill, décédé à l'âge de trente-quatre ans, à Paris, les obsèques seront célébrées demain 12 avril; — De M. Régis Ponchon de Saint-André, décédé au château de Saint-André (Rhône), à l'âge de cinquante-neuf ans.

— M. Marion Crawford est mort hier, à Saint-Agnello di Sorrento.

Il était né, en 1854, à Bagni-di-Lucca; mais son père était Américain et lui-même avait épousé une Américaine, la fille du général Berdan.

En France, on le connaissait principalement pour son drame de *Francesca di Rimini*, que le savant et ingénieur Marcel Schwob avait traduit et qu'avait représenté, il y a six ou sept ans, Mme Sarah Bernhardt. D'origine américaine, né en Italie, il fit ses études à l'université de Cambridge et puis à l'université de Rome; ensuite, il voyagea beaucoup et il est un des types les plus intéressants de la littérature cosmopolite contemporaine. Après avoir appris le sanscrit à Rome, il se rendit aux Indes. Il y vécut quel temps et, pendant deux ans, dirigea l'*Indian Herald* d'Allahabad. Puis il alla en Amérique et bientôt vint chercher sa décisive retraite à Saint-Agnello di Sorrento, où la mort l'a surpris.

C'est là qu'il a composé la plus grande partie de son œuvre, des romans à la fois romanesques et idéologiques, le *Docteur Claudius*, un chanteur romain, *Zoroastre*, l'*Histoire d'un curé solitaire*, le *Crucifix de Marzio*, *Paul Poloff*, etc.

Il est habile à situer ses intrigues dans de beaux et divers pays, mais ses descriptions sont extrêmement pittoresques, sobres de détails, bien caractérisées. Dans le *palais du Roi*, par exemple, il évoque à merveille la terre de Calabre et de Sicile.

Mario Crawford vaut surtout par la vive imagination, la fantaisie, le sort de gaité de l'intelligence qui anime toutes ses œuvres et qui leur donne leur agrément poétique. L'Italie l'avait adopté. Sorrento lui fit

l'hommage d'une de ses rues; le *Corso Marian Crawford* fut récemment baptisé.

Cet écrivain spirituel et prodigue meurt à cinquante-cinq ans seulement. Il succombe à une pleurésie qui ne tarda guère à désemparer ses amis. On écrit de la bas qu'il est mort avec une grâce courageuse, entouré des siens, les consolant, les exhortant à ne pas pleurer.

Ferrari.

UNE EXPOSITION D'ART

Biarritz, 9 avril 1909.

L'exposition de tableaux organisée par la Société des Amis des Arts de Bayonne-Biarritz, dont M. Bonnat est président d'honneur et M. Maurice Trubert président pour Biarritz, attire chaque jour beaucoup de monde; elle est d'ailleurs des plus brillantes.

Tous les artistes de la région et beaucoup de peintres parisiens y ont envoyé leurs œuvres. Parmi les plus appréciées, nous citons : l'admirable *Levier de l'ouvrière*, de M. Tony Robert-Fleury, prêt par l'Etat, deux remarquables toiles du regretté maître Albert Maignan, un très charmant portrait de femme âgée de M. Ernest Bordes, deux vues de Venise ou s'affrime la maîtrise de M. Franc Lamy, trois superbes portraits de M. Etcheverry, de belles œuvres de MM. Guillaume Alaux, J. Benoit-Lévy, Georges Bergès, Jules Cayron, Gustave Colin, J.-B. Gélbert, A. Devambet, William Lappara, Frédéric Lauth, G. Deluc, Désiré Lucas, M. Roganceau, E. Tapissier, Jean Weber, Henri Zé, Maurice Trubert, E. Moreau, Paul Gifford, E. Fort, Dambeza, Louis-Edouard Fournier, Johannes Grimebold, G. Guignard, Henri Marret, Jules Triquet, Raymond Woog, Edmond Yarz, marquise d'Alcedo, Mlle Gary, et, parmi les aquarellistes, de MM. Gaston Vuillier, Vignal, J.-A. Carabacq, H. Guinier, Aguerregaray, Mme Edmond Hudelst, etc., etc.

Un nombre des sculpteurs et des artistes en estampes en couleurs, nous avons distingué MM. Fernandez-Patto, comte d'Astorianes, Moreau - Vauthier, Segoffin (un admirable buste d'Albert Maignan), Levasseur, J. Froment-Meurice, Vital-Cornu, Ernest Dubois et MM. Raffalli, Labrouche, Le Gout-Gérard, G. Glasse, Jourdain, Jean Geoffroy, Foncé, etc., etc.

L'importance de cette exposition — près de 500 numéros — et la façon dont elle est composée en font une des manifestations d'art les plus intéressantes qui aient eu lieu en province au cours de ces dernières années. L'exposition restera ouverte jusqu'au 25 avril.

V.

A MÉRÜ

Nouveaux troubles. — Usines pillées. La troupe reçue à coups de pierres.

Méru, 10 avril.

Les gendarmes étaient partis. Les gendarmes sont revenus. C'était fatal. Ils partirent encore, et puis revinrent, tant qu'on n'aura pas mis en lieu sur les agitateurs professionnels qui entendent préluder au premier mai par le pillage et l'incendie.

Des faits graves se sont produits dans la nuit de vendredi à samedi. Cinq cents boutonniers avaient assisté à une réunion que présidait, à Lormaison, M. Marek, délégué de la C. G. T., et avaient applaudi ses violentes paroles. M. Marek avait déclaré notamment que les patrons ne tiendraient pas les engagements qu'ils avaient pris, et que les ouvriers, en conséquence, devraient reprendre la lutte. A la sortie, les auditeurs fort excités se formèrent en bandes et allèrent envahir les bureaux des maisons où habitent les ouvriers qui n'ont pas cessé le travail. Ce premier exploit les mit en goût. Ils saccagèrent les usines Tabary et Troisouls, et aussi l'établissement d'un marchand de vins, M. Dupré. De là ils gagnèrent Saint-Crépin, où sont les usines Doudelle.

Celui-ci révéla par le bruit de la manifestation, sortit de chez lui; à ce moment, un individu non reconnu jusqu'à présent tira dans sa direction un coup de revolver dont la balle vint s'écraser contre le rebord d'une fenêtre où elle a laissé sa trace.

M. Doudelle père est le vice-président du syndicat des fabricants de boutons de nacre. Il a, depuis quelques années, cédé son établissement de Saint-Crépin à ses fils. Les grévistes lui portent une haine particulière. Ils lui reprochent d'être l'âme de la résistance patronale. En réalité, M. Doudelle n'a commis d'autre crime que de réclamer la nomination d'un conseil arbitral, qui se prononcerait sur les revendications des ouvriers. On sait que sa maison de Méru fut pillée il y a quelques jours.

Or, passant à Saint-Crépin, les cinq cents grévistes se jetèrent sur l'usine Doudelle.

Ils descendirent la grille en façade, pénétrèrent dans la cour d'entrée, au milieu de laquelle se trouvait un jet d'eau dont le motif de bronze fut arraché. Pendant que certains ouvriers brisaient à coups de briques les vitrages, d'autres enfonçaient à l'aide de leviers de fer les portes de la réserve, où était emmagasiné un stock important de boutons, qui furent répandus sur la route.

Celle-ci fut, dans toute sa largeur, et sur une longueur de trente mètres environ, couverte d'une couche de boutons épaisse de vingt centimètres.

A l'arrivée des grévistes, les deux fils Troisouls quittèrent leur chambre à demi-vêtus, emmenant leur bonne, pieds nus. Tous trois se réfugièrent dans les champs, jusqu'au moment où les manifestants, deux heures après, c'est-à-dire vers une heure trente du matin, évacuèrent l'usine. On peut évaluer à cent mille francs les dégâts qu'ils commirent.

Tous les bureaux, les vitrages des portes, sont brisés. Les chambres sont toutes au premier étage sont remplies de briques lancées par les émeutiers.

Le préfet de l'Oise fut aussitôt prévenu. A minuit, il arrivait à Méru en automobile. Le procureur de la République, M. Guibourg, et le juge d'instruction, M. Magnin, l'accompagnaient. Ils se rendirent immédiatement à Lormaison et à Saint-Crépin et ouvrirent une enquête.

Dix individus qui s'étaient particulièrement signalés par leur sauvagerie furent arrêtés. Parmi eux se trouve un nommé Marchal, qu'on accuse d'avoir été l'instigateur des troubles. Il a subi déjà une condamnation de droit commun. Nul doute que la C. G. T. ne lui décerne, d'ici à demain, un brevet d'honnêteté.

Voici les noms des autres :

Fernand Winter, dix-neuf ans; Georges Aubert, dix-huit ans; Ernest Devy, vingt-cinq ans; Georges Noël, vingt-six ans; J.-B. Delon, vingt ans; Victor Leroux, dix-neuf

ans; Ernest Dochello, seize ans; Xavier Gueulle, Eugène Davant.

Une manifestante, âgée de vingt-six ans, Mme Potenne, a été laissée en liberté provisoire. Elle est dans un état de grossesse avancée.

Les grévistes ne se bornèrent pas à piller les usines. Ils arrachèrent des poteaux télégraphiques et coupèrent les fils entre Lormaison et Méru.

Donnons, à titre de curiosité, la version du comité de grève sur l'origine de l'émeute :

Les ouvriers, à l'issue de la réunion qu'ils avaient tenue à Lormaison, parcouraient la grande rue de la localité en manifestant pacifiquement contre les fautes, lorsque l'un de ces ouvriers, M. Duré, qui est en même temps débitant de boissons, sortit de sa demeure et tira sur les manifestants des coups de revolver qui n'atteignirent personne.

Surexcités par cette agression, les ouvriers se livrèrent alors aux actes que l'on connaît.

Le préfet revint à Méru dans la matinée, puis repartit pour Saint-Crépin et Lormaison. Dès qu'il s'était rendu compte de la gravité de la situation, il avait mandé des renforts. Cent gendarmes et quatre escadrons de hussards arrivèrent dans l'après-midi. On va voir que leur présence ne fut pas inutile.

En effet, le procureur de la République ayant décidé de faire conduire les prisonniers à Beauvais, ceux-ci, qui avaient été enfermés à la gendarmerie, furent conduits à la gare par de forts détachements de troupes. Plusieurs centaines d'ouvriers se massèrent devant la gare. Ils étaient maintenus par les hussards, sabre au clair. Aucun incident ne se produisit avant le départ des inculpés, qui ont lieu à 6 h. 35.

Mais le train parti, les ouvriers manifestèrent contre la troupe. Ils adressèrent aux hussards et aux gendarmes de grossières injures. Pendant quelque temps, les cavaliers restèrent impassibles. Mais un gendarme opéra l'arrestation de deux ouvriers. Une bagarre se produisit. Les soldats durent dégager les abords de la gare.

Une grêle de pierres s'abattit sur eux. Un gendarme fut blessé au front. Par contre, un ouvrier fut renversé par un cheval. Un autre fut légèrement atteint par un coup de sabre. Les troupes regagnèrent leurs cantonnements. Mais les ouvriers les suivirent, lançant des pierres. Un commandant du 12^e hussards reçut un moellon en pleine poitrine. Un sous-officier fut gravement contusionné. Mais les deux individus arrêtés furent néanmoins conduits à la gendarmerie de Méru. La foule a continué à manifester à grands cris jusqu'à dix heures du soir.

Il faut espérer que les autorités rétorquent, cette fois, insensibles aux réclamations des ouvriers, et laisseront les troupes en permanence dans la région. Le calme est à ce prix. Et puis, il est temps qu'on s'occupe un peu des intérêts des propriétaires, qui, affolés, réclament une protection.

Le juge d'instruction a lancé huit nouveaux mandats d'amener. Plusieurs commissaires spéciaux de police, sous les ordres de M. Mallet, commissaire spécial de la gare du Nord, sont arrivés à Méru.

Deux escadrons du 5^e dragons de Compiègne sont venus renforcer les hussards. On attend demain deux escadrons du 8^e cuirassiers de Noyon.

M. Leprince, fabricant à Andeville, qui occupe 200 ouvriers, a informé le préfet qu'en raison des événements, il ferait son usine, et abandonnerait son industrie.

G. Davenay.

LE CAS DE M. CASTRO

EXPULSÉ « MANU MILITARI »

M. Castro était mourant jeudi; il était bien vendredi, mais hier il s'est senti si mal qu'il lui était impossible de quitter le lit.

Cette aggravation de son état s'explique du reste par une considération absolument étrangère à la chirurgie et à la médecine : le gouvernement de la Martinique lui a fait signifier dans la matinée l'arrêt d'expulsion pris contre lui, lui enjoignant de quitter la colonie dans un délai de huit jours, et le commissaire de police qui lui a fait part de cette décision du gouvernement français a ajouté qu'il était chargé d'en assurer l'exécution.

C'est alors que la comédie a commencé. M. Castro a déclaré qu'il souffrait de douleurs tellement intolérables dans l'abdomen qu'il lui serait impossible de se tenir debout, et à plus forte raison de se rendre à bord du paquebot *Versailles*, qui devait quitter Port-de-France hier soir, et à bord duquel on l'invitait à prendre passage. De l'ouverture de la cicatrice résultant de l'opération chirurgicale subie par lui à Berlin, il n'était plus question.

Le commissaire en référa au gouverneur qui nomma immédiatement un médecin expert pour contrôler les dires de l'ex-dictateur vénézuélien, et ce médecin, après examen du pseudo-malade, déclara clair et net qu'il était absolument en état de voyager et de partir illico sur le *Versailles*.

Nouvelles protestations de M. Castro; il ne se borne plus à arguer de son état de santé; il prétend n'avoir pas avec lui d'argent pour voyager et promet que, si on lui accorde un délai, il partira bientôt pour les îles Canaries.

Mais le gouverneur ne se laisse pas séduire par cette promesse et, par ordre, le commissaire de police lui donne le choix entre un embarquement forcé avec escorte de gendarmes et dix mois d'emprisonnement s'il résiste aux représentants de la force publique.

A. N.

Voici sur cet incident héroïque les dernières dépêches arrivées de Port-de-France dans la nuit, et auxquelles il faut laisser toute leur valeur télégraphique :

Port-de-France, 10 avril.

M. Castro vient de faire appeler M. Lacoste, avocat français, ainsi que le docteur Mathieu pour constater son état. Il refuse de partir. Les gendarmes avec le commissaire de police sont devant les portes de l'hôtel. A cinq heures, un attroupement considérable est devant l'hôtel.

Port-de-France, 10 avril.

Le commissaire de police et les gendarmes sont dans la chambre de M. Cas-

tro, à cinq heures un quart, pour le faire embarquer à bord du *Versailles*.

De soir, l'avocat M. Lacoste, qui avait été appelé par M. Castro, a été conférer avec le chef de la justice.

Une foule de 500 personnes se presse devant l'hôtel.

Port-de-France, 10 avril.

Le gouverneur et le procureur général refusent tout délai pour le départ de M. Castro; on est en train de l'expulser de l'hôtel *manu militari*.

La population est émue. Il est six heures trente-cinq.

MISE AU POINT...

Au moment où s'ouvre la saison nouvelle, il est de toute nécessité que les Parisiens, hommes ou femmes, sachent bien quels avantages incontestables leur offrent, au triple point de vue de la qualité, de la perfection et du bon marché, les remarquables vêtements qui figurent à l'exposition printanière du High Life Tailor, 12, rue Auber, et 112, rue Richelieu. Il faut que l'on se pénétre bien de cette idée que la façon et la coupe, de tout costume sont garanties identiques à celles du modèle qu'on a choisi, qu'il s'agisse pour les messieurs des complets à 60 fr. 50, pardessus demi-saison imperméables à 59 fr. 50; pour les dames des costumes tailleur ou fourreau, du prix incroyables de 95 francs. Les modèles mêmes sont d'ailleurs à la disposition de ceux qui les réclament. Quant aux tissus de pure laine extra fine, de toutes nuances et de toutes dispositions, l'on peut s'assurer de leur qualité exceptionnelle, en venant, ce qui ne force à aucune commande, examiner les pièces d'étoffes elles-mêmes. On trouvera ailleurs une preuve plus éclatante de loyauté commerciale et d'assurance d'être aussi bien servi ?

G. S.

A l'Etranger

L'alliance anglo-japonaise

BRUITS DE DÉNONCIATION PAR LE JAPON

Berlin, 10 avril.

Les journaux allemands et autrichiens annoncent de façon positive la dénonciation de l'alliance anglo-japonaise. Le *Vossische Zeitung* prétend même que la diplomatie internationale a été informée confidentiellement par la diplomatie japonaise de cet important événement. Les causes de cette rupture seraient le rapprochement anglo-russe, la courtoisie du Japon et de l'Angleterre au China et la crainte éprouvée au Japon d'une guerre de revanche de la Russie. De plus, le Japon aurait été informé que l'Angleterre allait conclure avec les Etats-Unis un arrangement dont le but serait d'empêcher la prépondérance navale germanique dans l'océan Atlantique, mais qui est interprété au Japon comme une menace de ses intérêts dans l'océan Pacifique.

La conséquence de la rupture sera disent les journaux la nécessité pour l'Angleterre d'entretenir une flotte considérable en Extrême-Orient et d'affaiblir en conséquence sa flotte de la mer du Nord.

la société et mourait, l'âme, tranquille, en honnête homme.

LE CRIME DE VERRILLLES

Nous avons annoncé hier l'arrestation d'un ancien soldat de la légion étrangère, nommé Marius Boursin.

Il est inculpé de l'assassinat de Mme Barbey et de fortes présomptions pèsent sur lui. On a trouvé en effet, au cours d'une perquisition pratiquée chez son père, un veston couvert de taches de sang, que Marius Boursin prétend être des taches de rouille déjà anciennes.

D'autre part, M. Bertillon a relevé sur la cave à liquors en bois noir verni de la logeuse les empreintes de quatre doigts de la main gauche, le pouce, le majeur, le médium, et l'annulaire : comparées avec les empreintes digitales de Marius Boursin, elles ont été reconnues rigoureusement semblables. Cette découverte constitue une charge grave contre l'inculpé.

LE FEU A LA FORÊT DE MEUDON

Un promeneur imprudent ayant jeté une allumette encore enflammée dans les feuilles mortes, un incendie s'est déclaré à l'endroit appelé « allée cavalière du Trochet ».

Un arc de feu a été détruit. Les pompiers et les gardes forestiers ont rapidement enrayé le feu.

ACCIDENT

Un soldat du 23^e colonial, Eugène Guilhem, âgé de vingt-neuf ans, casqué rue de Bellechasse, passait hier à bicyclette boulevard Voltaire, quand il fut renversé par un taxi-auto.

Grèvement blessé, Guilhem a été transporté à l'hôpital militaire Saint-Martin.

UN ACTE DE PROBITÉ

Un employé du Bon Marché a trouvé hier matin, à la porte du magasin, rue de Sévres, un chèque au porteur de 500.000 francs.

Il a porté immédiatement sa trouvaille à M. Marchal, commissaire de police, qui l'a chaudement félicité.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Le congrès socialiste

Saint-Etienne. — La réunion de propagande organisée ce soir à Saint-Etienne dans la grande salle de la Bourse du travail, à l'occasion du sixième congrès national socialiste unitaire, avait attiré une foule considérable évaluée à trois ou quatre mille personnes.

M. Jaurès parle ensuite et constate que le congrès est la démonstration du progrès de l'idée socialiste. Le socialisme avait le devoir de résister au radicalisme agressif.

La propagande agraire va recevoir une méthode de loyales recherches.

M. Jaurès se défend de tout réquisitoire contre les ouvriers socialistes; mais pour qu'il les travailleurs stéphanois ressentent de sa trouver en communion d'idées avec le reste de la France socialiste, alors que se formule plus que jamais la constitution du bloc prolétarien contre le bloc capitaliste?

A Mazamet

Mazamet. — Une réunion a eu lieu ce matin à la Bourse du travail où les délégués grévistes ont rendu compte de leur entrevue d'hier, avec M. Guichou, industriel à Mazamet.

La question de la prime, dont on ne voulait même pas entendre parler jusqu'ici, ayant été écartée, une majorité s'est prononcée pour qu'on la discutât. Etant donné cet état d'esprit, on considère qu'il se pourrait avant peu qu'une demande de reprise des pourparlers fut adressée à la commission patronale.

Le calvaire est complet. Cependant, dans la nuit, cinq des poteaux télégraphiques placés sur la route des usines ont été scisés.

Tremblement de terre

Grenoble. — Le sismographe de la Faculté des sciences a enregistré, ce matin, à six heures, une secousse sismique dans la direction du nord-ouest-sud-est.

Capitulations

Angers. — Les instituteurs syndiqués Bonet, Cordier et Simon, cités devant le conseil départemental de l'instruction publique, ont reçu du rapporteur avis que la convocation était annulée.

La méningite cérébro-spinale

Agde. — Dans la commune de Laurens, commune de douze cents habitants, deux cas de méningite cérébro-spinale ont été signalés. Le maire a fait prendre aussitôt les mesures prophylactiques les plus sévères. Les écoles et les habitations contaminées sont désinfectées.

Argus.

Les Concerts spirituels

Depuis de longues années les programmes des concerts du vendredi saint sont, pour l'auditeur attentif, un sujet d'enthousiasme. Alors qu'il n'importe quelle saison on donnera les *Beautés* de Franck, ou le *Requiem* de Mozart, ou tel ouvrage qui se réclame de pieuses pensées, le soir du vendredi saint il semble, à des consultants des afflués, que la religion n'ait jamais inspiré la musique. Sauf au Conservatoire, où se donnait un véritable concert spirituel avec la *Passion selon saint Jean*, le nom de Bach, celui de Handel étaient absents des programmes. Il est peut-être de pieux gens pour qui la soirée du vendredi saint est une macération supplémentaire; il en est peut-être qui ne vont précisément au concert que ce jour-là; que les uns et les autres ne s'avisent plus de tomber dans une telle erreur; c'est encore à l'église qu'il leur faut aller, et encore pas dans certaines où, au mépris des sages instructions du Pape, s'exécute une musique indigne à la fois des mystères sacrés et de l'art; c'est, par exemple, à Saint-Gervais où Charles Bordes continue son admirable apostolat; dans les concerts, exception faite pour le Conservatoire, l'erreur se perpétue et s'aggrave d'année en année. D'ordinaire Beethoven et Wagner, Wagner surtout, faisaient les frais du spectacle. La passion toute humaine de Tristan pour Yseult, à paraître, une fois l'an, des verbes sacrés qu'elle ignore en d'autres temps. Et c'est sans doute en guise d'amende honorable que Brünhilde vient chanter la mort des dieux et du règne de l'Amour!

Cette année, la mesure a été comblée; on a joué la verveuse, la voluptueuse *Symphonie espagnole* de Lalo, le *Triangle* de Liszt et des chansons de M. Debussy adorables, mais dont les poèmes : « Dieu ! qu'il fait bon regarder », « Quand j'ai ouï le tambourin », « Yver, vous n'êtes qu'un vilain » n'ont rien de particulièrement édifiant.

Ces exemples si choquants lorsqu'on les considère de loin ne le sont cependant pas tous également. Il est une sorte de musique qui, inspirée ou non d'un sentiment sacré, démontre par la qualité

de son émotion son caractère profane. Alors que certaines compositions déplorables et se réclamant à tort d'une religiosité d'emprunt sembleraient faibles, Beethoven ou Wagner, en dehors même de la *Messe* et de *Parafal*, sont dignes de toutes les méditations. Mais le sublime seul, et il y avait bien autre chose dans les programmes de nos concerts du vendredi saint.

Celui du Conservatoire seul en débordait : on y jouait la *Passion selon saint Jean*, moins élevée pourtant et moins parfaite que celle selon *saint Matthieu*, dont M. D'Indy nous avait donné quelques jours avant une très pure et très sensible exécution. On a admiré au Conservatoire, sous la direction précise et pleine de délicates intentions de M. Messager, des chœurs d'une merveilleuse sûreté, d'une incomparable justesse. Les solistes furent excellents : M. Plamondon, Mlle Mastio, M. Devries, Mlle Charbonnel, M. Narcon et surtout M. Jourmet qui a dit de façon très émouvante le récit du Christ.

**

Les Soirées d'Art se sont pour une soirée transformées en société symphonique. Le programme comportait la *Symphonie italienne* de Mendelssohn, un air d'*Phigénie en Tauride*, la suite de *Peer Gynt* de Grieg, enfin la première audition de trois pièces d'un compositeur russe, encore peu connu en France, M. Wischnegradski.

De ces trois pièces, la *ralse*, très élégante d'ailleurs, est la moins personnelle; elle évoque un peu, par le tour de l'idée mélodique, certaines phrases — mais parmi les meilleures — de Tchaïkovski.

La *tarentelle* est d'un sentiment plus original; deux motifs la composent; l'un vif, caractérisant la danse des paysans; l'autre grave qui est constitué par les cantiques de pèlerins qui passent. Les deux motifs se développent et se combinent de la façon la meilleure, avec beaucoup d'adresse dans le détail de l'écriture. Mais le troisième morceau, un *Andante*, est de beaucoup le mieux venu; les idées, tout d'abord, ont une ampleur qui ignorent les autres, et plus de signification; le sentiment en est aussi plus élevé; l'écriture enfin en est très intéressante et la sonorité excellente.

Les succès des trois pièces de M. Wischnegradski a été très vif. M. Barrau les a conduites avec beaucoup de sûreté et d'intelligence.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Claironnette* (Mlle Duc, Veline, M. Sicard et le corps de ballet); *La Dame blanche* (Mlle Gaillet, Tiphaine, Béat, MM. Devries, Albert, Désiré, Bouteau, Chacon).

Au Grand-Guignol, à 8 h. 1/2, dernière matinée du spectacle actuel.

Au théâtre Femina (Matinées pour la Jeunesse), à 8 h. 1/2, *Malborough revient de guerre*, conte de Piquet en 2 actes et 3 tableaux. Tautouils, depuis 2 francs. (Métro Alma).

Ce soir

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *la Fille de Roland*. Distribution :

Berthe, Mmes Louise Silvain, Fayla, Amy, MM. Silvain, Albert, Lambert fils, Albert, Mounet, Ragueneau, Lettier, Richard, Joliet, Geoffroy, Hamel, Hardie, Charles Esquier, Alexandre, Georges Leroy, Radbert.

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mlle Vix, M. Salagnac, Mlle O'Brien, M. Blanchard).

A l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange). Orchestre Colonne.

Aux Variétés, à 9 heures précises, 27^e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lanteline dans le rôle de Marie Bourlière). À 11 heures, au 3^e acte, la réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harmond, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, *la Favorite* (Mmes Delva, Kerhovan, MM. Affre, Boulogne, Paty, Chacon).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guity, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclos).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

Au théâtre Michel, relâche pour les dernières répétitions d'ensemble du nouveau spectacle.

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Afrique* (Mlle Marguerite Deval, Mmes Marguerite Deval, Marie Fauré, Dorette Sarda, Debienne, M. Berthez, Max Capoul, Danley); *Changement de main* (Mmes Marie Marcellin, Anie Perrey, M. Prad); *Petite tache* (Mlle Mériand, MM. Orsy, Jalabert).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Bigame*, *Gadule*, *Mme Agathe*, *Justice* est faite. Un Concert chez les fous.

A la Comédie Royale, à 9 heures, *les Meubles amis*, *Aristide* (Mlle Paule Andral, M. Belières); *Peau d'âne* (Mlle Franville, MM. Guyon fils, Victor Henry); *Voices blanches* (Mlle Meg Villars, le mime Jacquot).

Mme S.-Weber est grippée; elle sera remplacée, ce soir, dans la *Fille de Roland*, par Mlle Louise Silvain qui jouera, pour la première fois, le rôle de Berthe dans la pièce d'Henri de Borière. Joueront également pour la première fois les rôles de Northold et de Radbert, MM. Alexandre et Georges Leroy.

Hier

Fort brillante, la reprise de *Mariage d'étoile* au Vaudeville. Comme on pouvait s'y attendre, Mme Jeanne Granier y a été acclamée par le public ravi de la fantaisie, de la grâce et de l'esprit de son interprétation. La grande artiste était entourée de MM. Lérand, Louis Gauthier, Joffre, de Mmes Marguerite Caron, Cécile Caron, de Morand et de Mlle Carze, délicieuse dans le rôle de Gilberte. Le succès de tous a été éclatant.

Une gentille comédie de M. Mollet-Viéville servait de préface à *Mariage d'étoile*. Fort bien joué d'ailleurs, par Mlle Dierbly, Françoise et M. Juvénat, etc. à beaucoup plus.

Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que *Mariage d'étoile* ne pourra avoir que quinze représentations. Ceci pour que les personnes qui n'ont pas encore vu ou qui

voudraient revoir Mme Jeanne Granier dans un de ses plus beaux rôles.

Au jour le jour

La semaine dans les théâtres subventionnés :

L'Opéra : Lundi, *Faust* (Mlle Yvonne Gaillet, Gouloucourt, MM. Muratore, Jourmet, Daugès, Divertissement : Mlle Aida Boni, Barbier, Marthe Urban); mercredi, *Samson et Dalila* (Mlle Charbonnel, MM. Franz, Noté, A. Gresse, Coridan), *Coppélia* (Mlle Zambelli); vendredi, *la Valkyrie* (Mlle Bréval, Hatto, Lapeyrette, Laitre-Brun, Caroleux, Camprond, Gouloucourt, Le Sonne, Boyer de Laury, Baer, MM. Godard, Delmas, Jourmet). L'orchestre sera dirigé par M. Messager; samedi, *Lohengrin* (Mlle L. Grandjean, Caroleux, MM. Franz, Danges, Jourmet, Teissier).

A la Comédie-Française : lundi, matinée à 1 h. 1/2, *Polyeucte*, *le feu sacré*; mardi, soirée, à 8 h. 1/2, *Modeste, Comais-toi*; mercredi, à 1 h. 1/2, *Antigone*, *le Malade imaginaire*; jeudi, soirée, à 8 h. 1/2, *la Fille de Roland*; vendredi, à 1 h. 1/2, *Modeste, Comais-toi*; samedi, à 1 h. 1/2, *Ruy Blas*.

A l'Opéra-Comique : lundi, matinée à 2 heures, *Orphée* (Mlle Aida Boni); soirée, à 8 heures (tarif ordinaire), *Manon* (Mme Marguerite Carré, MM. Fugère, Clément, Péri); mardi, matinée à 1 h. 1/2, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. L. Bayle, Allard, Mlle L. Vanthrin, M. Guillaumet); les *Noces de Jeanette*, soirée, à 8 h. 1/2, *la Tosca* (Mlle Chantal, M. Salagnac, Jean Péri); mercredi, à 8 heures, *la Vie de bohème* (Mme Marguerite Carré, M. Ed. Clément, Mlle L. Korff, MM. L. Fugère, Delvoys, Azéma); *Cavalleria rusticana* (Mlle Geneviève Vix, MM. Nuiho, Vaux); jeudi, matinée à 1 h. 1/2, *Pelléas et Mélisande* (Mlle Maggie Teyte, M. J. Péri, Giansu, Azéma); vendredi, à 8 h. 1/2, *Samson et Dalila* (Mlle Françoise, Allard, Cazeneuve, Delvoys); samedi, à 1 h. 1/2, *Sanga* (Mlle Chantal, MM. L. Fugère, Léon Bayle, Mlle Nelly Marty); dimanche, à 8 h. 1/2, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. Ed. Clément, Allard, Mlle Lucy Vauthier, M. Belhomme).

N.B. — Il n'y a pas de soirées d'abonnement entre le 2 et le 20 avril.

A l'Odéon : Lundi (matinée et soirée), mardi (matinée et soirée), mercredi (matinée et soirée), jeudi (matinée et soirée), vendredi et samedi (soirée), *Beethoven* (avec le concours de l'orchestre Colonne).

Le CALENDRIER DU CRITIQUE

Sont annoncées, jusqu'à présent, les nouveautés et les prises d'abonnement :

Mardi soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont); mercredi soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont); jeudi soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont); vendredi soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont); samedi soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont); dimanche soir, théâtre des Arts, répétition générale de *la Petite Abbe* (reprise de Mlle Céline Chaumont).

M. et Mme Albert Carré sont rentrés hier à Paris, venant de Normandie, avec Mme Marquetti, l'émouvante maîtresse de ballet de l'Opéra-Comique et la fidèle amie de la famille.

Mme Marguerite Carré chantera, en effet, *Manon*, demain soir avec MM. Lucien Fugère (qui fera sa rentrée, salle Favart), Salignac et Jean Péri.

Mlle Chantal fera sa rentrée, mardi prochain, à l'Opéra-Comique, dans la *Tosca*, avec MM. Salagnac et Jean Péri comme principaux partenaires.

M. Gino Marinuzzi conduira l'orchestre.

Il n'y aura plus que cinq représentations du *Maître de Forges* à la Porte-Saint-Martin. Cet après-midi et demain, dernières matinées. Mardi soir, dernière représentation.

Jeudi prochain, en matinée, la *Fille de Roland* et l'abbé Constantin (reprise de Jean Coquelin).

Les spectacles de la semaine se succéderont dans cet ordre, au Théâtre lyrique municipal de la Gaité :

Lundi 12, matinée, la *Vivandière*, *Maguelonne*; soirée, la *Navarraise*, *Lakmé*; mardi 13, la *Vivandière*, *Maguelonne*; mercredi 14, la *Vivandière*, *Maguelonne*; jeudi 15, matinée, la *Dame blanche*, *Claironnette*; soirée, *Mignon*; vendredi 16, la *Favorite*; samedi 17, la *Vivandière*, *Maguelonne*; dimanche 18, matinée, la *Navarraise*, *Lakmé*; soirée, *Hernani*.

Il y a donc trois matinées affichées pour cette semaine, à la Gaité : lundi 12, *Maguelonne*, la *Vivandière*; jeudi 15, la *Dame blanche*, *Claironnette*; dimanche 18, la *Navarraise*, *Lakmé*.

Après avoir donné à Paris la joie délicate des admirables spectacles de l'Ecole de danse d'Isadora Duncan, MM. Isola frères vont convier leur public à un autre spectacle particulièrement original, celui-là : les débuts à la Gaité de la « Compagnie lyrique lilliputienne ». Elle se compose d'une soixantaine d'enfants qui interprètent avec une véritable perfection un répertoire d'opéras, d'opérettes, de ballets et de divertissements, entre autres : le *Barbier de Séville*, *Lucie de Lammermoor*, *Fra Diavolo*, *Cavalleria rusticana*, *Cendrillon*, la *Grise*, l'*Histoire d'un Pierrot*, etc.

La troupe lyrique des Lilliputiens recueille en ce moment d'enthousiastes succès au théâtre Quirino, à Rome, où elle a joué une opérette nouvelle de Strauss, *Primavera Scapigliata*. Nos confrères romains sont unanimes à vanter la valeur artistique de la jeune « compagnie » dont maints sujets, tels que les soprano Dora Theor et Lucia Castaldi, la mezzo-soprano Maria Caccarelli, le ténor Luigi Lamorggia, le baryton Edoardo Speciale et la basse bouffe Armando de Castro, méritent d'être classés à un très bon rang parmi les artistes lyriques de l'Italie.

Avec les vacances de Pâques vont recommencer les matinées dominicales du Châtelet. La direction en affiche une pour cet après-midi, à deux heures. Au programme comme le soir, les trois « clous » des *Aventures de Boughe*, le *low-boy* dans ses périlleux exercices, l'arrivée du paquebot et les évolutions de l'aéroplane.

Mme Augustine Lerche et Mlle Juliette Clares joueront, cet après-midi et demain lundi, en matinée, comme le soir, à 4 h. 30, aux Bouffes-Parisiens, l'amusante pièce de M. Romain Cochy. Elles sont toujours entourées de l'excellente interprétation que l'on sait : MM. Coquet, Hasti, Milo, Cazalis, Mlle Marcelle Prince, etc., etc.

Nous détachons du *Monde artiste* cette page, qui peut fournir un réconfortant sujet de méditation — d'une méditation tout à fait de circonstance, en ces temps de semaine sainte :

Les exemples sont nombreux des très belles œuvres dont le maître produit à l'enrichissement de son art, et qui, souvent même, les entendent cruellement. Parmi ces exemples-là, il en est un vraiment douloureux : c'est la détresse dans laquelle Wagner se plongea, après la fameuse représentation de sa *Traité* à Bayreuth.

Certes, le succès ne fit pas défaut à l'œuvre géniale, mais, au point de vue matériel, la représentation fut un véritable désastre; et les lettres de sa dette s'accumulèrent à un tel point que les soins pieux réunissent et publient en Alle-

magne — nous montrent toute l'amertume, toutes les angoisses, tout le désespoir de Richard Wagner.

Mme Materna, le maître demande qu'elle lui reste fidèle, et, en le remerciant de son concours, il lui supplie d'attendre à lui rendre tout le courage et de la joie. Il a vu qu'il se sent accablé d'une profonde tristesse, et il ajoute que dans son angoisse mélancolique, il n'aspire plus qu'à l'homme de sa fin.

Mme Lilli Mann, il écrit : « Tout est sombre dans mon âme. Hier, quand on a emmené mes chevaux, j'ai été en sanglots. Je ne puis encore m'occuper de l'avenir. Trop de soucis me pressent et me harcèlent sur moi ! »

Wagner part pour l'Italie, afin d'oublier, et pour y trouver un peu de calme; et de Rome, il écrit à Niemann : « Toutes mes angoisses de l'été ont disparu. Je me sens à l'aise. Je suis heureux. Les difficultés matérielles de mon entreprise, quand je considère l'effort inouï, l'effort touchant réalisé dans les représentations de mon œuvre, il me semble que j'ai eu tout de tout cela, cette gaspillage de forces, sans but et sans utilité ! »

A partir de ce moment, toutes les lettres de Wagner sont imprégnées de ces mêmes sentiments, la mélancolie et la reconnaissance, et, comme la très belle lettre de Bayreuth, une chose la tourmente jusqu'à la fin de sa vie : l'incertitude de se savoir entièrement compris.

Tout le calvaire des hommes de génie est là. Nous servir d'une expression de Jean Richepin.

Reconnu hier, à la troisième et dernière représentation de *Mikhaël*, qui a fini sur un magnifique succès d'émotion devant une assistance enthousiasmée.

Comtesse Greffulhe, marquise de Talleyrand-Périgord, comtesse Raoul de Montesquiou, Mme G.-Arman de Caillavet, Mme Benjamin Constant, comtesse de Guerne, Mme de Trianon, Mme Caraby, Mme Ch. Max, duc et duchesse de Guiche, M. et Mme Louis Diemer, M. et Mme Capellier.

On a vu, au Grand-Théâtre, comte de Chevilly, MM. Léon Bonnat, Adolphe Brisson, Jean Béraud, Gustave Jaquet, Georges Henschel, Le Roy-Dupré, Ferdinand A. Harbet, Bac, A. Reclberg, etc., etc.

C'est une excellente idée qu'a eue la direction des « Matinées pour la Jeunesse » au théâtre Femina de ne commencer son spectacle qu'à trois heures. Les parents pourront ainsi, dimanche, lundi et Pâques, promener leurs enfants une partie de la journée et les conduire entendre ce fameux *Malborough revient de guerre*, qui est une joie pour tous ceux qui y assistent, grands et petits.

M. Mévisto nous écrit pour nous annoncer son intention de maintenir irrévocablement les dates du 14 et du 15 avril pour la répétition générale et la première représentation de son nouveau spectacle : *le Petit ténor*, comédie en un acte de M. Adrien Vély et Léon Miral; *2^e Telle père Telle fils*, opéra-bouffe en un acte de M. Sacha Guity, musique de M. Harko Richepin; *3^e les Rufians*, pièce en deux tableaux de M. Charles Mère; *4^e le Jeux à la coq*, revue en un acte de Villy.

Le théâtre Grévin tient décidément un gros succès avec la *Lagette*, la comédie si connue de M. André Sylvane. Il convient d'ajouter qu'elle est parfaitement interprétée par Mlle Jeanne Bertin, MM. Jovenet, Duverrier, Mlle Renée Sauer, Mme Revella, MM. Corquillon, Gastal, etc.

La matinée de cinq heures est également très suivie avec l'opérette toute d'actualité, la *Démouille* de P. T. T. et l'abbé Vincent, le petit chef-d'œuvre de Grenet-Dancourt.

Le samedi, au Trianon-Lyrique, sera celle-ci :

Lundi, matinée à 2 h. 1/2, *les Mousquetaires au couvent*; soirée, à 8 heures 1/2, *l'Amour médecin*; mardi, à 8 h. 1/2, *le Châlet de Séville*; mercredi, à 8 h. 1/2, *Don Juan*; jeudi, de Pâques, matinée à 2 h. 1/2, *les Cloches de Corneville*; soirée, à 8 h. 1/2, *le Petit Duc*; vendredi, à 8 h. 1/2, *l'Amour médecin*; samedi, à 8 h. 1/2, *le Châlet de Séville*; dimanche 18, matinée à 2 heures, *le Châlet de Séville*; soirée, à 8 h. 1/2, *le Petit Duc*.

Parmi les pièces qui composeront le spectacle de rouverture du Théâtre-Royal lyrique de la ville de Villy, va partir pour une tournée d'un mois dans les grandes villes des départements. L'excellent comédien jouera, dans *Claudivine*, le rôle de l'oncle de Luce.

M. Dutilleul chantera, cet après-midi, pour la première fois, le rôle du roi dans *St-Jeans* au Trianon-Lyrique. Il aura pour partenaires Mmes Jean Morlet, Georgette Hilbert, MM. Laplante, Carque et Jouvain, si applaudis à la reprise de l'ouvrage.

Cet après-midi, au Jardin d'acclimatation, la *Traviata*, opéra en quatre actes de Verdi, aura la distribution suivante : Rodolphe d'Orbel, M. Leduc; Georges d'Orbel, M. Bourgey; le docteur Germont, M. Durand; Violetta, Mme André Minvielle; Clara, Mme de Pailhen; Annette, Mlle Helt.

Demain (samedi de Pâques), au même théâtre : *Michel et Christine* et *Pauillane*, drame lyrique en deux actes de Leoncavallo, avec Mme André Minvielle, MM. Amoretti, Durand, Bourgey et André.

On commencera à deux heures précises.

M. Charles Barot a chargé M. Simon Max d'aller à la recherche de *Claudivine*, le rôle de Villy, va partir pour une tournée d'un mois dans les grandes villes des départements. L'excellent comédien jouera, dans *Claudivine*, le rôle de l'oncle de Luce.

Mme Laurence Dulac est rentrée avant-hier à Paris, venant de Bruxelles, où elle a joué avec M. Félix Huguenet le *Chant du Cygne*, le *Foyer* et *Tartuffe*. Dans le *Chant du Cygne*, d'autant plus intéressant qu'il est une œuvre internationale de concert Albert Gutmann, 106, boulevard Saint-Germain.

De Monte-Carlo : Aux derniers concerts de gala, donnés par l'International Sporting-Club, avec le concours de l'orchestre Ganne, les habitués ont chaleureusement acclamé les virtuoses et les virtuoses dont les noms bien connus illustraient le programme. A signaler particulièrement :

Parmi les virtuoses du clavier : Mlle Aus der Ohe, la célèbre pianiste de l'empereur d'Allemagne; le petit prodige, Mlle Clara Sansoni; la talentueuse Mlle Norah Drevett; l'excellent M. Jean Gantivet; Mme Weissinger, M. de Naidwan, deux exécutants de la bonne école.

Parmi les violonistes : M. Johannes Wolf, d'une réputation mondiale, et le jeune soliste, M. E. Menders, d'un grand avenir.

Parmi les cantatrices les plus applaudies : Mme Maud Herlem, des Concerts Colonne; Mlle Louise Barthe, dont le talent égale la beauté; Mme Mathilde Polack, d'un art raffiné et d'une voix suave.

A mentionner également : Mlle Madeleine Noyrat, charmante organiste, d'un style pur, et M. Carlos Salzedo, digne accompagnateur et remarquable soliste, au piano et à la harpe.

Enfin le brillant festival en l'honneur du maître Saint-Saëns et qui fut l'objet d'un triomphe pour le maître et pour ses vaillants interprètes de l'orchestre Ganne.

